mémoires vives

des identités ouvrières
d'hier à aujourd'hui

Compagnie Sans la nommer

Dessins
Camille Ulrich

Introduction

Quand on n'est pas connaisseur du monde ouvrier, une question se pose. Comment appréhender ce monde ? Comment parvenir à ressentir, à s'approcher de la vie de ces ouvriers et ouvrières ?

D'une certaine manière, je suis aveugle à ce monde. Aveugle et sourd. Et pourtant mon monde n'est pas si éloigné que ça du monde ouvrier. Mais depuis mon enfance, un fossé s'est créé et n'a pas cessé de s'agrandir avec le temps. Comment recouvrer la vue et l'ouïe, c'est un peu la raison de mon envie de participer à cet atelier d'écriture ?

Cette question, s'est formulée plus précisément en discutant avec Mohammed.
Un soir, à la fin d'une séance, Mohammed, qui participe à l'atelier, me ramène en voiture à la gare. Il travaille chez Renault. Ce qui m'a surpris la première fois que je l'ai vu, c'est qu'il n'a pas de voiture de la marque ! Il a une magnifique voiture noire, une Citroën ! Pas une Renault ! Ça m'a surpris !
Et quand je lui demande de m'expliquer ce qu'il fait, je ne parviens pas à voir concrètement son travail. Il me dit qu'il « contrôle les systèmes ». « Contrôle les systèmes ». Comment dire les choses que l'on vit au quotidien? Comment dire ce qui fait corps avec notre vie ? Ce qui est le prolongement de notre corps ? Il est difficile de se décoller de cette réalité pour la nommer. Alors, voilà. Ça n'évoque rien pour moi. Je ne vois rien. Noir sur noir ! Tableau impressionniste minimaliste ! Je n'entends rien ! Son blanc d'une pensée qui se cherche.
Et puis, j'entends : « voiture électrique », « lithium », « modification des systèmes pour accueillir les nouvelles batteries ». Voiture écologique, utilisant des métaux lourds. Il y a du lithium. Métal gris bleu, inflammable. Quelle en est la provenance ? Question hautement politique, géopolitique. Lithium, élément donné à ceux que l'on dit malades mentaux, schizophrènes, bipolaires… produit qui à la fois fait avancer les voitures et calme – ou contrôle ? – les « a »-normaux.

Renault, c'est aussi la couture.
Attention ! La couture, pas la sellerie ! Aujourd'hui, Fabienne a souhaité concrétiser son atelier avec deux machines à coudre Singer. Deux machines, l'une derrière l'autre. Deux machines autonomes, qui se suivent mais différentes malgré leurs ressemblances.
A la fois symbole d'une rationalité déshumanisante, cette scénographie dessine la naissance d'une lutte solidaire. Car Fabienne, c'est une image du syndicalisme. Une image du syndicalisme féministe. Pour elle, l'usine, c'est le lieu de la contestation, de la grève. L'usine, c'est la grève.
Fabienne, c'est une vie nourrie de Renault Flins. Renault est devenu un matériau dont elle alimente le fil de sa vie. A l'atelier, on montait des sièges – aujourd'hui l'atelier n'existe plus puisque les sièges ne sont plus faits dans le secteur métallurgique mais dans le secteur textile. D'ailleurs aujourd'hui, la plupart des fauteuils sont moulés.
Et puis Fabienne, c'est aussi une culture ouvrière, celle de ses aînés, de ses collègues, une culture faite de films, de littérature, de musiques et d'images comme celle iconique de charlot sur sa chaine de montage, une clé dans chaque main qu'elle avait épinglée sur sa machine.
Alors se pose la question de la transmission. La transmission d'un passé, d'une histoire et d'un avenir, de ce que l'on voit dans ce milieu industriel particulier. La vie ouvrière n'est pas passivité. On est aussi acteur de ce que l'on vit. Et témoigner c'est devenir acteur. Alors, il y a aussi l'écriture, et puis un jour un livre !

Fabienne réalise sa première perruque : une trousse du travail. La perruque, c'est un ouvrage confectionné dans le lieu de travail, un objet fait durant le temps du travail avec les matériaux de l'entreprise. C'est un objet qui peut être utilitaire ou artistique. Un objet unique et INTERDIT !

Sanctionné pour fait de grève !

Il fut un temps où les dirigeants étaient attachés à l'entreprise, au statut des employés. Ils sortaient des écoles de l'entreprise, avaient la philosophie de l'entreprise. Et de fait, un lien invisible mais tangible unissait les différents services de l'entreprise. Les hommes parlaient une même langue. C'était le cas de EDF. Et pour ce qui nous intéresse, la centrale thermique EDF de Porcheville.

Mais comme Nemrod qui par son arrogance a voulu se rebeller et se comparer à Dieu en construisant la tour de Babel, et provoqua de ce fait la perte du langage unique et la division des hommes. Comme Nemrod donc, la réorganisation de la hiérarchie et la modification de la philosophie d'entreprise ont séparé les hommes, distendu les liens, déplacé les lignes mettant la rentabilité au centre des priorités et relégué à la périphérie d'une organisation rationnalisé l'humanité.

La centrale électrique de Porcheville, par un travail de sape, a vu au fil du temps ses effectifs diminués, ses services sous-traités. Alors, le mal-être, le mal-vivre et l'inquiétude sont nés. Peut-être informes au départ, mal dégrossis sans doute mais bien présents ! Et leur existence a dû être représentée, nommée. Philippe, sensible à ces questions, a voulu les incarner. D'inquiet, il a voulu à son tour prévenir et inquiéter.

Danielle, c'est la cello.

La cello, c'est la cellophane. La cellophane, c'est avant tout de l'hydrate de cellulose. Bref, en un mot commençant, c'est de la chimie.

La chimie, c'est la science de la nature qui étudie la matière et ses transformations. C'est l'étude du monde à l'échelle moléculaire. A cette échelle, les lois sont singulières et permettent paradoxalement de mieux comprendre les détails de notre monde macroscopique.

Danielle sait bien que c'est dans les détails des histoires – histoires personnelles, histoires d'une certaine manière microscopiques – que l'histoire macroscopique prend ses racines.

Danielle, extrude la viscose dont est faite la trame de l'histoire, c'est-à-dire qu'elle compresse et contraint cette matière à passer à travers sa grille de lecture. Elle lui offre une forme fine, unique, lisse, transparente comme la cellophane.

Mais, même en sachant ça, il reste une foule d'interrogation.

Quel poids ça a la cello ?

Quel bruit ça fait la cello ?

Quelle sensation on a au toucher ?

La cello, c'est pourquoi faire ?

Ben, ça c'est Danielle qui pourra vous le dire, Pas moi !

Ydire

métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en m[illegible] postale - à l'aveugle - atmosphérique - [illegible] ouvement - carte postale - à l'av[illegible] phorique - en mouvemen[illegible] ue - tableau - métaph[illegible] 'aveugle - atmosph[illegible] t - carte postale [illegible] que - en mouve[illegible] ableau - méta[illegible] eugle - atmosp[illegible] - carte postale - [illegible] que - en mouveme[illegible] - tableau - métaphor[illegible] l'aveugle - atmosphérique [illegible] vement - carte postale - à l'aveugle [illegible] métaphorique - en mouvement - carte postale [illegible] - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau - métaphorique - en mouvement - carte postale - à l'aveugle - atmosphérique - tableau

1. paysage

L'Aérophane

« En ce 7 avril 3018, nous sommes très ému-es de vous recevoir ici sur notre plateforme à sustentation à énergie solaire qui plane au-dessus de la Seine aux eaux limpides. On peut s'y baigner et même s'y désaltérer. Ce ne fut pas toujours le cas, vous n'avez pas connu cela vous êtes bien trop jeunes ! Je me présente, je suis avec mon collègue un de vos suscitors. »

L'autre voix poursuit : « Je vous rappelle que le terme professeur n'est plus d'actualité depuis la mise en place de l'enseignement partagé, méthode innovante d'implication mutuelle dans l'acquisition des savoirs. »

« Il fut un temps que l'on nomme capitalocène durant lequel un monstre régnait sur ce territoire que nous survolons ».

Ébahis les éduquants s'imprègnent avec attention.

« Le capitalocène commence avec ce que nos ancêtres appelaient la révolution industrielle et s'est poursuivi avec ses étapes impérialistes, l'ultralibéralisme, le néo-conservatisme jusqu'à la victoire de l'éco-climatologie humaine il y a 5 siècles. »

En même temps les éduquants peuvent visionner des images sur l'écran de leurs casques devant leur yeux. Ils y voient le paysage évoluer au fil des siècles : un fleuve étincelant entouré de bois et de verdure, des villages de huttes, puis des fortifications, une collégiale, des ponts, des champs cultivés, puis de plus en plus de constructions, des bâtiments, des usines, des destructions guerrières et encore plus de fumées noires, une centrale électrique avec 2 immenses cheminées, plus loin des bâtiments encerclés par des milliers de voitures à peine sorties des chaînes de montage et le fleuve sombre aux reflets huileux.

« Qui eut imaginé que les méandres du fleuve entre les plateaux boisés du Vexin au nord et les plaines fertiles au sud, deviendraient au fil des siècles la colonne vertébrale de l'Aérophane ce monstre dévoreur d'oxygène, de flore, de faune et de vies humaines ? »

Les images s'enchaînent sur les écrans didactiques.

« L'Aérophane, cette créature fantastique rejeton de l'alliance bancaire et de la propriété privée a régné sur le nord des Yvelines et la vallée de la Seine pendant des siècles.

S'agrippant sur les berges avec des usines sombres aux toits pentues, comme autant de griffes. Il a dévoré les forêts, rongé le paysage avec sa gueule avide de profits. Sa trompe aspirait les ressources naturelles. Les humains de l'époque n'étaient que des servants pour lui et ses quelques maîtres. »

« Heureusement il fut vaincu par le mouvement des friches qui avait comme symbole une branche d'ortie.»

« En effet, grâce à une prise de conscience commencée quelques années auparavant, subissant de plus en plus les ravages du monstre Aérophane, les friches ont pris le dessus peu à peu. »

« Une légende raconte qu'un des membres des friches a permis la victoire après avoir trouvé comment favoriser la multiplication des herbes folles qui ont peu à peu envahi les entrailles du monstre et ont arrêté ses méfaits pour la nature et les vies humaines. »

« Aujourd'hui les friches priment et toutes les activités sont orientées pour générer un impact quasi nul sur notre environnement. »

« Lors de la prochaine session nous échangerons sur les moyens qui nous permettent de maintenir ce mode de partage avec la nature. »

Philippe

La carte postale que je t'adresse représente une lithographie d'Adolphe Maugendre, artiste du 19ème siècle qui a beaucoup illustré le chemin de fer naissant à son époque. On y voit une locomotive à vapeur devant un train de voyageurs, probablement l'un des premiers à circuler dans la région mantaise. Il approche de la gare de Mantes-Station, longe la route dite royale à cette époque, mais dénommée de quarante sous par ici, prix du labeur des ouvriers qui l'ont construite. Au loin, la grande ville de Mantes-la-Jolie. Hormis cette cité, le paysage traversé se compose de champs, de vignes et d'arbres fruitiers. S'y remarque en premier plan un paysan glanant dans un arbre. Aux pieds de celui-ci, son épouse en remplit des sacs. A ses côtés, un âne broutant qui les transportera.

Lorsque le chemin de fer circule pour la première fois en mai 1843, le Mantois et aussi la vallée de la Seine de Poissy à Bonnières-sur-Seine sont essentiellement agricoles et leurs populations rurales. Avec la voie ferrée irriguant ce paysage, débute l'industrialisation. Chaque commune, petite ou grande, sollicite une gare et un triage pour les marchandises. Des entreprises se créent en nombre. Elles se raccordent au rail ou profitent de ce moyen de transport pour leurs matériaux. Dès lors, dès la fin du 19ème siècle, les géographes nomment cette partie de la vallée de la Seine, « la rue des usines ».

MANTES, VUE DU CHEMIN DE GUERVILLE

Roger

Je ne suis pas aveugle et plutôt observatrice. Mais parcourir cette zone industrielle que fut la vallée de la Seine dans le Mantois, celle que l'on appelait la rue des usines relève d'une gageure visuelle dans ce nouveau désert industriel. Une bouffée de souvenirs m'envahit et c'est à l'aveugle que je peux me replonger dans cette vie trépidante des richesses crées ici. Dès Bonnières la grisaille de la fumée qui s'élève des aciers Crélois avec les bruits de la vie ouvrière qui se manifeste encore aujourd'hui, camions chargés avec un bruit sourd, revenant au bercail avec un bruit léger et tressautant. Un parfum d'espoir rôde ici, vite remplacé par l'air sursaturé d'abandon de Singer, cette immense bâtisse qui ne sent plus rien, mais qui chante encore du bruit de ses machines à coudre prêtes pour l'aventure internationale. Plus loin nous entrons dans Mantes, un crochet vers la zone des Closeaux, ambiance animée, colorée et chantante des ouvrières de la télémécanique, soudain remplacées par Rhône Siltec, usine aseptisée, sans odeur sinon celle du propre, peu de bruit, seul le ronflement des fours d'étirage du silicium accompagné de la fragrance légère du danger passant devant les tankers d'hydrogène. Usine de pointe blanche et brillante qui laissera la place à la photogravure, autre méthode de fabrication des circuits électroniques, odeurs d'acide, de bains, d'or et de brillance.

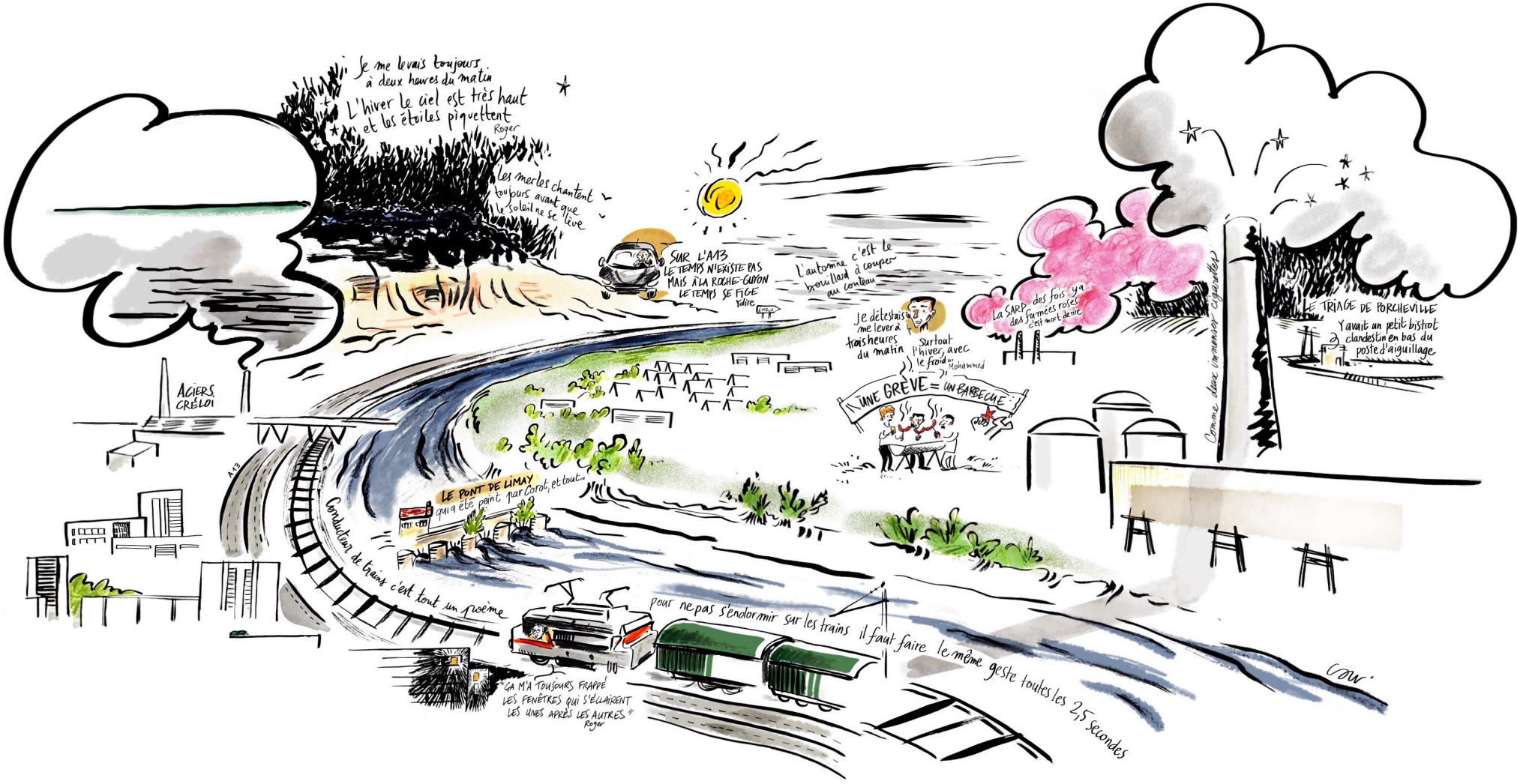
Regagnons la Seine avec nostalgie. Pour y arriver, passage oblige par ce qui restera des trois usines alimentaires les plus colorées, les plus parfumées et les plus bruyantes .L'abattoir où les animaux crient encore dans mon souvenir avec des cavalcades épiques où des taureaux chargeant tout ce qui bouge dans la rue, ensuite l'endroit de l'abattage des odorants cochons roses qui pleuraient en attendant le coup de merlin. Enfin le blanc et l'odeur du lait chaud avec mamie nova et ses yaourts et ses fromages blancs.

Continuons de remonter la Seine vers Paris, une vive odeur de soufre et d'œuf pourri nous cueillait à l'entrée de la cellophane, mais le ressenti reste celui de la vie à chaque passage au poste de garde.

L'ambiance souvent joyeuse comme dans un village où chacun se connait, s'apprécie ou se déteste. Les rires toujours prêts à éclater à chaque blague. Atmosphère passion chargée de beauté et de sentiment sur les talus herbus et fleuris qui montent vers la ligne de chemin de fer, odeurs inoubliables des roses parfumées du jardin intérieur. La lumière du jour resplendit et s'irise à travers les fenêtres ou les toits vitrés alors c'est la sortie vers la famille et l'extérieur. La lumière de la nuit bleue plus fine nous réchauffe le cœur et en entrant pour y passer la nuit, la chaleur de l'usine nous enlace avant de nous user pendant huit heures.. La matière colorée de la pellicule rouge, bleue ou jaune ou l'irisation de la transparente prend la forme des vagues ou des jets d'eau tombant avec grâce des séchoirs.

Sentiment merveilleux de jeunesse retrouvée derrière des yeux fermés sur un vide sidéral. Et brusquement un froid intangible qui saisit et étouffe dans le paysage industriel désertique. Retour dans la réalité avec la tristesse de la mort.

Danielle


Je me levais toujours à deux heures du matin
L'hiver le ciel est très haut et les étoiles piquettent
Roger
Les merles chantent toujours avant que le soleil ne se lève
SUR L'A13 LE TEMPS N'EXISTE PAS MAIS À LA ROCHE-GUYON LE TEMPS SE FIGE
Ydire
L'automne c'est le brouillard à couper au couteau
Je détestais me lever à trois heures du matin
Surtout l'hiver, avec le froid...
Mohammed
UNE GRÈVE = UN BARBECUE
La SARP des fois y a des fumées roses c'est mort de rire
Comme deux immenses cigarettes
LE TRIAGE DE PORCHEVILLE
Y avait un petit bistrot clandestin en bas du poste d'aiguillage
ACIERS CRÉLOI
A13
LE PONT DE LIMAY
qui a été peint par Corot, et tout...
Conducteur de trains c'est tout un poème
pour ne pas s'endormir sur les trains il faut faire le même geste toutes les 2,5 secondes
"ÇA M'A TOUJOURS FRAPPÉ LES FENÊTRES QUI S'ÉCLAIRENT LES UNES APRÈS LES AUTRES"
Roger
Cour.

AU COEUR DU PAYSAGE

par Danielle

Rencontre avec la nature

En sortant de Mantes pour aller vers la Normandie, laissant derrière moi le paysage urbain avec l'appréhension de partir à l'aventure, je passe dans le premier bois, il forme une voûte fraîche et lumineuse au-dessus de la route, il se tortille de part et d'autre de l'asphalte, une dizaine de virages montent assez rapidement vers le soleil qui pointe au loin. Le léger vent souffle dans les ramures, agitant en cadence les branches puis les feuilles vertes de ces peupliers fiers et droits aux racines bien plantées. Le bois se termine dans l'apothéose du lever du jour où les rayons éclatent de joie dans la musique des oiseaux qui, se mettant à l'unisson provoquent des réponses de la part de celle qui passe essayant de se faire accepter.

Une année, le temps s'ecoule au rythme des saisons

L'année écoulée, précipitée ou ralentie suivant les ressentis de la vie, du bonheur à l'angoisse en passant par la douceur et l'espoir.

Une année de battements de cœur partagés avec sa moitié d'orange au rythme des saisons qui donnent le la suivant l'endroit de notre voyage. Nous avions commencé notre périple à Mantes en hiver, quel bonheur avec cette neige tant attendue, belle, blanche et lumineuse mais si éphémère qu'à peine sortis de l'île aux dames, le dégel en rigoles se précipitant dans la Seine et la gadoue sans couleur véritable commençait déjà à nous serrer le cœur d'une angoisse innommée, insidieuse et persistante. Comment atteindre les sommets de la beauté cachée d'une philosophie qui se voulait riante pour la fin de notre vie. Avec une patience infinie nous avons attendu la fin d'un hiver qui n'avait de son nom que le froid d'un ennui partagé.

Puis un matin quelques perce neige dans le jardin se sont décidées à sortir vaillamment et là nous sommes partis plein d'espoir dans le renouveau de la nature dans notre seconde maison de St Pierre en Mayenne profonde, les fleurs timidement sortaient, quelques jacinthes donnaient un peu de couleurs, les bourgeons sortaient sur les branches ombrant tranquillement leur bois clair.. Nous étions vivants, et le sang nouveau circulait librement en harmonie avec la liberté chaude qui étreignait le paysage.

Ayant repris doucement le goût de la vie, nous descendîmes vers le mois de juin à Port la Nouvelle, là la chaleur nous saisit, en quelques semaines : bonheur de pouvoir marcher et de s'ébrouer. Une colonne vertébrale ravie de pouvoir enfin se dérouler plus facilement suivant le chemin de la plage ou de la garrigue. Ce qui doucement nous amena à la douceur de l'automne en Normandie, dans les bois roux, rouge, jaune, vert, marron, enfin flamboyant au-dessus de l'odeur de la terre, de la mousse et des champignons.

Une année de notre vie, quatre saisons différentes et quatre lieux différents mais elle fut goûtée, ressentie, acceptée, partagée et assumée.

Ce que la nuit permet que le jour interdit

Une nuit d'été chaude, bleue et parfumée dans la nature appropriée entoure un enfant fugueur qui voulait être libre de se balader à sa guise. Parti avec une tente de fortune qu'il pose sur le sol herbeux, il s'allonge sur un petit tapis et sourit aux étoiles, tout autour c'est le silence enfin presque, car une hulotte ayant repéré une musaraigne fonce à toute volée et la croque. Les plumes ont volé comme neige en décembre et l'enfant ravi rit de tout son cœur, oh la bonne idée de s'être sauvé seul dans la nuit, personne pour le tancer, personne pour lui imposer quoi que ce soit, il est libre et fête sa liberté en mangeant du chocolat. La fatigue le lance dans le sommeil et dans le domaine des rêves. Le lendemain matin au lever du jour, l'enfant se réveille un peu perdu sous sa tente misérable, il a froid, il a faim et entend sa mère qui l'appelle et le cherche avec une voix angoissée. La nuit fut merveilleuse, elle lui avait permis d'être libre, le moment est douloureux, la maman gardienne de sa vie, le ramenait au bercail. Ce matin, le jour ne lui permettait pas d'être libre.

2• écrire Porcheville

« Au cours de ma carrière de roulant à la SNCF, j'ai d'abord conduit des trains de marchandises, période que je n'ai jamais oubliée. Nous étions deux en cabine, comme deux cheminots à bord des trains de banlieue. Lorsque j'ai pris ma retraite, les trains de fret roulaient avec un seul agent de conduite, tout comme les circulations banlieues. D'aucuns dénomment cela le progrès technique.
En passant devant l'embranchement de la centrale EDF de Porcheville, sur la ligne Mantes-Paris-Saint-Lazare via Conflans-Sainte-Honorine, je me suis souvent souvenu de cette époque ancienne dans lequel le vieux monde soi-disant s'écroulait.
J'ai amené à la centrale EDF de Porcheville l'un de ses derniers trains de charbon. On y descendait en marche arrière avec des signaux lumineux de manœuvre installés au bord de la voie. L'embranchement était électrifié par caténaire, avec un grand poste d'aiguillage et plusieurs voies de garage. Ce qui prouve l'investissement considérable qui y fut consacré. En effet, celle-ci produisait de l'électricité en utilisant la chaleur générée par la combustion du charbon. Et cette même année, la SNCF supprimait le deuxième agent à bord des marchandises.
Déjà à cette époque, les travailleurs d'EDF mesuraient bien l'impact négatif de gaz toxiques lâchés dans l'atmosphère. Mais ils soutenaient que cette mauvaise politique provenait essentiellement des choix de leur direction. Ils revendiquaient également de rechercher et de développer la réduction de l'impact environnemental des centrales à charbon, grâce aux techniques dites de « charbon propre », en particulier avec la capture et le stockage du CO2.
Le débat n'est plus ouvert en France. La centrale EDF de Porcheville est passé du charbon au fioul. Maintenant, elle est définitivement fermée. Et les trains de marchandises et ceux de la banlieue circulent avec le seul conducteur à bord. Mais il n'y a plus vraiment aucun débat sur ces deux sujets.

Roger

Voilà trente ans que je fais ce même trajet avec mon bateau et que je vois la centrale. Quand j'entends dire qu'elle sera remplacée et je n'arrive pas à y croire. Moi qui me suis familiarisé avec elle et ses cheminées que je voyais de très loin, qui fait partie du décor, que j'ai toujours connu et qui n'a pas changé pendant toutes ces années. Je ne peux pas penser un instant que cette centrale puisse être remplacée et que ces deux blocs de bétons disparaissent. Je l'ai toujours connu pendant trente ans. Il m'arrivait même de faire sonner pendant mon passage pour faire un salut aux travailleurs de ce site. Savoir que cela n'existera plus ainsi que les jumelles, cela me rend triste et malheureux car c'est une petite partie en moi qui disparaît. Et quand je passerai devant et que je ne verrai plus tout ça, c'est une partie de l'histoire de la région qui disparaîtra.

Mohammed

Premiere blessure

Depuis quelques jours, maman pleure souvent, papa s'absente. Il est parti en stage pour son nouveau travail. La vie devient triste sans que je ne sache pourquoi. Tout est feutré et froid, je ne comprends pas ce qui se passe, d'habitude maman m'emmène à l'école en discutant joyeusement de mes progrès ou de mes copains. Et tout à coup c'est le silence angoissant comme une menace au – dessus de nos têtes. Pourtant l'école est toujours accueillante, pourtant la maison reste à sa place dans la cité.
Les enfants ce matin parlent doucement, je n'arrive toujours pas à saisir le sens de ce qu'ils chuchotent : la centrale a disparu, la centrale est finie, la centrale est fermée. Les travailleurs vont devoir partir dans d'autres centres comme mon papa. Pourtant, la lumière est toujours allumée et brille autant, pourtant on a toujours besoin de l'électricité et puis les cheminées restent toujours droites et fières au – dessus de la Seine, comme les vestiges du progrès et comme un appel à l'éternité. Pour moi, je commence à comprendre qu'un grand malheur, un immense recul dans le temps vient d'occuper la place. J'espère, je souhaite, je veux que tant que les cheminées seront là comme la présence du bonheur, mon papa et tous ses copains se battront pour les garder en fonctionnement.

Danielle

Raser la Centrale ? Un crève-coeur !

Elle est là majestueuse, presqu'élégante avec ses deux grandes cheminées et leurs bouts blancs, comme deux immenses cigarettes pointées vers les nuages. Telle un grand vaisseau sur une des boucles de la Seine, elle en impose vraiment ! Son allure, sa couleur et parfois sa forme, change au gré du temps et du ciel, du jour ou de la nuit, avec ou sans soleil au zénith ou couchant. Elle m'est familière et j'ai appris à l'aimer dans ce paysage dont elle fait indéniablement partie. Oui j'ose dire que je la trouve belle, cette centrale électrique de Porcheville. Je la croise depuis mon arrivée dans la région en 1971, en allant en mobylette tôt dans le froid du petit matin, par la nationale 13, d'Epone à Mantes la ville où j'embauchais à l'usine de biscottes Gringoire. Puis en allant régulièrement à Mantes la Jolie ou plus loin en Normandie par l'autoroute A13, à partir de Flins où j'ai travaillé et où j'habite encore.

Impossible de ne pas la voir même de loin, de ne pas la regarder, de ne pas être fascinée, attirée, happée à sa vue : elle domine, magique quand le soleil couchant la baigne de rouge orangé et il y a peu encore, le soir illuminée de ses lumières. Mystérieuse lorsque les vapeurs un peu toxiques qu'elle crachait il y a encore quelques mois l'enveloppaient doucement. Un photographe local et très doué, Christophe Lefébure, en a tiré de magnifiques photos dont les cartes postales ont un gros succès. Elle a aussi été peinte et j'aurai bien aimé avoir la belle toile sur bâche réalisée par Etienne Prat, mais vite vendue ! Je ne suis donc pas la seule à l'aimer et à y être attachée à cette centrale !

Le plus gros de sa pollution a disparu mais aussi le plus gros de ses troupes, les quelques 200 salarié.es qui la faisait tourner depuis 1968, la plupart reclassés, déplacés, retraités… à bas bruit.

Malgré deux petites lumières la nuit au sommet des cheminées, comme des veilleuses, aujourd'hui on dirait qu'elle dort, inactive depuis un an en mai 2017. Rêve-t-elle de ses années passées, émaillées de conflits, de grèves, d'accidents, de cris et de rires, de stress, de joies et de coups à boire ? Tranquille et immuable vraiment ? Car le bruit court dans le Mantois, depuis son arrêt anticipé : ils vont la démolir, et d'abord ses grandes cheminées. Tout serait terminé en 2023.

Spontanément mon coeur dit non, ce n'est pas possible, on ne peut pas faire ça !

J'en parle à une amie qui habite Porcheville, dans une des plus belles maison ancienne de cette ville dortoir, très ordinaire et assez triste, qu'on traverse avec indifférence. Elle réagit.

- Comment, toi écologiste, peux-tu regretter un tel bâtiment qui a contribué à la pollution du Val de Seine ? Et qui aujourd'hui n'est même plus pourvoyeuse d'emplois ? Sais-tu que tout est pollué dessous, amiante, produits toxiques et compagnie et qu'il faudra des tonnes d'années pour éliminer tout ça ! C'est un peu pareil pour les tours d'immeubles HLM quasi vétustes et non réhabilitables qu'on démolit pour reconstruire autrement, c'est vrai ça a fait un pincement au coeur quand elles ont été écroulées au Val Fourré ou aux Mureaux., mais il faut savoir tirer un trait !

Je réponds, un peu touchée au vif ...

- Ce n'est pas certain qu'il n'y ait pas eu d'autres motivations politiques et économiques pour écrouler les tours, comme se débarrasser d'une certaine population « gênante » et en passant donner le marché aux multinationales du bâtiment. Mais d'accord sur la question écologique, je reconnais la contradiction. Pourtant il doit bien y avoir des solutions pour garder la mémoire de ce lieu, ce bâtiment porteur d'histoire sociale et humaine ? Et si c'est pour faire un énième centre commercial à la place, autant réhabiliter la centrale, lui donner une autre fonction et la garder dans le paysage !

- Mais on ne peut quand même pas conserver toutes les usines sous prétexte qu'elles représentent une mémoire ouvrière et dans le secteur il y en a un paquet ! Et aujourd'hui tu serais peut-être mobilisée avec moi dans un collectif contre un Projet inutile et coûteux !

- Oui mais toutes les usines ne sont pas si imposantes et si belles. Je reconnais la contradiction, mais j'aime les paysages industriels, éteints ou vivants, traces d'une mémoire ouvrière qu'on veut effacer. On s'est bien battus, avec l'association la Machinerie, pour que l'ancienne usine filature Leblanc devenue Gringoire à Mantes la Ville ne soit pas démolie… Pourquoi pas un débat public et demander l'avis à la population peut-être ?

En tout cas quoiqu'il arrive, si la boucle de Seine la perd, la Centrale restera dans mon coeur, et je vais économiser pour commander une toile à Etienne !

Fabienne

Du haut de mes cheminées…

Du haut de mes cheminées plus de cinquante ans d'histoire vous contemple.
En gestation à partir de 1965, je suis née il y a cinquante ans, en plein tourments de l'année 1968. Pendant que des étudiants et des étudiantes érigeaient des pavés en barricades, des ouvriers coulaient du béton armé pour dresser ma deuxième cheminée. Alors que des millions de voix contestaient l'ordre établi, les tenants du vieux monde m'avaient déjà accouché.
J'ai vu le jour sur les bords de la Seine à coté de mon aînée sur le territoire d'un petit village dont le nom originel « Villa Porcariarum » (métairie des porchers) évoque son activité médiévale.

Dans l'entre deux guerres, le modeste village de Porcheville devient un lieu de villégiature pour les riches parisiens dont les résidences cossues bordent le boulevard qu'ils s'étaient attribués (1).
Ensuite le village est connu comme lieu de découverte du corps de Pierre Loutrel (Pierrot le fou) chef du gang des tractions-avant, venu s'éteindre à Porcheville après s'être lui même blessé lors de son dernier braquage à Paris en 1946. Ses complices l'enterrent au bord du fleuve.

Ma grande sœur et puis moi avons grandi sur un chapelet d'îles remblayées et avons amené la fée électricité, transformant le paysage, augmentant et modifiant la population et faisant de Porcheville une des communes les plus riches de France.
En notre honneur les armoiries du village ont été modifiées, et à coté des glands rappelant l'élevage porcins deux éclairs électriques en foudroient le blason.

Je suis née du ventre fécond de la fin des trente glorieuses de l'union entre le productivisme énergétique - tout nucléaire et tout pétrole et le service public nationalisé de l'électricité.

Et oui, c'est du fuel lourd qui coule dans mes veines c'est pour cela que je crache des fumées nauséabondes et polluantes, parfois noirâtres, surtout au démarrage.
Pourquoi croyez-vous que c'est la nuit qu'on allume mes chaudières ?
Je sais que mon sang noir est devenu de plus en plus cher, que j'expire des effluents pas vraiment bons pour l'environnement. J'ai toussé parfois des fumerons qui en se déposant aux alentours corrodaient les peintures des voitures, tachaient les terrasses et les salons de jardins. J'ai sué de l'acide, j'ai pissé du fuel dans la Seine.
Et pendant que ma précieuse énergie électrique chauffait les habitats, mes rejets réchauffaient le climat.

Pour protéger mes organes on m'a emmitouflé dans des manteaux d'amiante.
Pour dissiper mes fumées on m' a pourvu d'un long nez et de 2 narines de 220 m.

J'aurai bien aimé que dès ma construction on me dote de reins efficaces pour dépolluer mon sang, j'aurai bien aimé être pourvue de bronches pour filtrer mes rejets. J'aurai bien aimé une pelisse de laine écolo.
Malheureusement une partie de mes chromosomes sont capitalistes, j'ai été enfanté dans la rentabilité et la gangrène ultra libérale m'a rongé peu à peu.

Heureusement dans mon ADN il y a aussi le service public, la loi de nationalisation de l'électricité, le programme du Conseil National de la Résistance (2) et de puissants anticorps comme la CGT, une cellule PCF Marcel Paul (3) aux gênes bien rouges.
Je suis fière de les avoir compté dans mes globules, toutes celles et ceux qui m'ont soigné, protégé, qui ont défendu les valeurs de progrès social et de solidarité, qui se sont battus pour qu'on me désamiante.

Je suis désolée d'avoir hébergé quelques verrues comme des directeurs sanctionneurs de grévistes, des cadres profiteurs magouilleurs, j'ai même eu un furoncle harceleur qui s'en est pris à plusieurs de mes copines.
Et oui vous croyez quoi ! Que je ne me rendait pas compte de ce qui se passait dans mes entrailles.
Vous me voyez dans un corset métallique, crachant de la fumée, suant de l'huile mais je suis féminine et on ne touche pas à mes copines !

J'ai aussi souffert d'avoir blessé des salarié-es d'en avoir contaminé par mes poussières d'amiante. Mon pauvre Serge, parti à 53 ans, toi qui a bichonné mes circuits c'est pas ma faute si tes chefs ne t'ont pas informé ni donné des protections.

J' ai aussi connu des moments de fêtes avec ces fameuses Saint Eloi patron des chaudronniers, on me faisait belle. Et des montées d'adrénaline comme en décembre 95, trois semaines d'euphorie et une victoire. Et tous ces gai lurons qui ont tiré des feux d'artifices du haut de mon chapeau métallique.

J'en ai accueilli du beau monde, Buffet Besancenot, le même jour à mes pieds, venus soutenir avec mes organes CGT ces pauvres travailleurs polonais qui me faisaient un lifting sans être payés correctement. Quel honte ! Je suis internationaliste moi, mon fuel vient parfois d'Arabie, certaines pièces des Etats Unis ou d'ailleurs, et pour qui vient me soigner je ne regarde ni w la couleur de la peau, ni la patrie d'origine. J'ai même fait don de moi même, de quelques valves, de détecteurs pour ma consœur Guiteras de Matanzas à Cuba. Et merde au blocus des yankees (4) !

Et tous ces joyeux et combatifs piquets de grève avec leurs feux de palettes, leurs saucisses grillées leurs ricards puis leur mojitos !

Il est temps maintenant de vous dire au revoir, à toi Danièle la petite voisine de la cité, à toi Roger qui passait avec son train à l'ombre de mes cheminées, à toi le petit Ydire qui pêchait le gardon au bord de mon canal, à toi Fabienne voisine militante, à toi Mohammed le batelier qui glissait sur le fleuve...

On va me démembrer, me désarticuler, me découper en rondelles.
Mais je fais tellement partie du paysage que certains demandent à présent qu'on garde mes cheminées comme un témoignage.
Quoiqu'il en soit même si on les abat elle resteront pendant longtemps encore érigées dans les mémoires et même disparues leurs ombres continueront de peser.

(1) Boulevard des Parisiens actuel boulevard Bourjaillat

(2) CNR : Organisme chargé d'assurer en France et dans la clandestinité la coordination des mouvements de résistance pendant l'occupation et le régime de Vichy. Son programme politique adopté en 1944 (intitulé à l'origine « Les Jours heureux ») est très empreint de rénovation sociale : nationalisations, création de la sécurité sociale…

(3) Marcel Paul : Syndicaliste, militant communiste, membre de la résistance, arrêté il fut déporté à Buchenwald. A la libération il devient ministre de la production industrielle du gouvernement De Gaulle. Il est l'artisan de la création d'EDF GDF de la loi de nationalisation des industries électriques et gazières et du statut de leurs personnels. Les cellules du PCF qui regroupent les militants-es à la base portent souvent un nom. Pour une cellule de militants EDF le nom de Marcel Paul est tout trouvé.

(4) A partir de 1994 le syndicat CGT du personnel la production d'énergie en région parisienne tisse des liens puis signe un jumelage avec la CTC (Centrale des Travailleurs de Cuba) de la centrale Antonio Guiteras à CUBA. Ces échanges, de discussions, d'entraide et de solidarité ont pour but d'aider le peuple cubain à surmonter les difficultés alors que l'île subit l'embargo des USA depuis 1962, et que suite à la chute des pays de l'est en 1989 la situation sur place se dégrade Des dizaines de tonnes de matériels seront collectés et envoyés sur place. La CGT de l'énergie sera pionnière dans ce type de jumelage direct.

Philippe

Nicolaï

Hiver 2005-2006, après 10 ans de mise sous cocon de 2 unités de production d'électricité, le chantier de rénovation bat son plein à la centrale de Porcheville. C'est ainsi que débarquent plusieurs dizaines de chaudronniers polonais de l'entreprise ZREW sous traitant d'ALSTOM qui a remporté l'appel d'offre EDF.

« Djen dobré », rapidement, nous apprenons à les saluer dans leur langue, mais c'est une toute autre affaire de pouvoir échanger réellement avec eux.

En pleine psychose sur le plombier polonais, et alors que les thèmes de rejet prônés par le FN diffusent leurs poisons, nous sommes quelques unEs à les voir avant tout comme travailleurs plutôt que concurrents : mais comment leur dire ?

C'est là qu'est née l'idée du tract en polonais !

Un matin à l'entrée du site nous diffusons donc un tract à l'entête de la CGT : verso en français recto en polonais. Nous leur souhaitons la bienvenue, présentons la CGT, puis en quelques lignes nous leurs rappelons leurs droits sans oublier la victoire remportée par les polonais des chantiers de l'atlantique, aidés par la CGT, pour le respect des salaires. Nous concluons en les enjoignant de nous contacter.

Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous avons reçu une réponse ! Nous avons très vite ressenti la peur du salarié polonais sans bien la comprendre pour l'instant. La confiance s'installe peu à peu. Ainsi nous nous retrouvons au local syndical en comité très restreint en compagnie du polonais traducteur de son état. Les échanges se poursuivent avec le camarade polonais membre de Solidarnosc et 2 militants CGT en charge des contacts, rencontres toujours en cachette à la centrale puis au restaurant en ville , nous apprenons à nous connaître la parole se libère et peu à peu nous découvrons le pot aux roses.

Leurs salaires sont de moins de 3 euros de l'heure et leurs contrats de travail incluent une clause de confidentialité.

Pas étonnant qu'ils aient peur ! La vie est dure en Pologne, un contrat en France même dans ces conditions c'est l'Eldorado !

Par précaution, afin d'éviter toute fuite et surtout toute maladresse pour ce salarié à la situation inconfortable, nous le baptisons du surnom de Nicolaï qui sera utilisé dans toutes les conversations à son sujet, à vrai dire c'est aussi à cause de son vrai nom tout aussi imprononçable pour nous que difficile à écrire tellement il comporte de consonnes !

C'est lors d'une de ces rencontres que Nicolaï accepte de nous faire visiter leurs logements à 50 km de la centrale, dans une cité HLM de Normandie où ils sont logés par groupes avec comme literie de simples matelas à même le sol et quasiment sans mobilier ! Avec le pote de la CGT c'est un sentiment mêlé de colère, de dégoût, de honte aussi. On veut tout exploser faire éclater le scandale épingler les salauds d'ALSTOM et d'EDF le donneur d'ordre.

Patience, il faut tout verrouiller, récupérer les documents, feuilles de paie, contrats, les faire traduire, adopter une stratégie avec le syndicat, la fédération, consulter nos juristes, nos avocats car il est entendu que cette affaire a un caractère explosif en plein débat européen en préparation de la directive Bolkenstein.

Il est décidé dans un premier temps de sensibiliser les directions EDF, sans rien dévoiler de précis et de leur faire comprendre qu'il y a anguille sous roche qu' ALSTOM n'est pas clair. Peine perdue, on passe donc à l'option lourde avec conférence de presse sur site pour dévoiler l'injustice et le dumping social.

En quelques jours c'est une avalanche de médias à la centrale, du jamais vu !

Jusqu'au bout nous serons aux cotés de Nicolaï, le seul qui ai eu le courage de témoigner.

Une procédure en justice est engagée et elle sera remportée par Nicolaï qui bénéficiera de rappels de salaire, c'est bien le droit social français qui s'applique.

Nicolaï devient un pote, un camarade syndiqué à la section CGT de Porcheville.

A la CGT, ce syndicaliste de Solidarnosc ce syndicat au 10 millions d'adhérentEs réprimé par le pouvoir bureaucratique et autoritaire du général Jaruzelski dans la Pologne des années 80. Ce qui à l'époque n'avait pas engendré de grande protestation dans la CGT encore fortement imprégnée de liens avec le PCF.

Aujourd'hui Zbigniew est devenu inspecteur du travail dans son pays il est investi de responsabilités syndicales importantes dans une des branches issues de Solidarnosc.

Cet épisode fut une aventure tout autant syndicale qu'humaine, faite d 'échanges de découverte de culture, d'amitié, et aussi un clin d'œil de l'histoire pour un militant ayant participé à la fondation des comités de soutien à Solidarnosc dans la région mantaise au début des années 80 afin de s'opposer au stalinisme et de défendre un socialisme à visage humain comme on disait à l'époque.

Philippe

La bande son de l'usine

Vous écrivez la bande son d'un trajet dans une usine ou dans un environnement de travail. On entend par bande son, les bruits, les sons, les voix… tout ce qui rapporte à l'environnement sonore. Dire bande son c'est aussi vous inviter à entendre la musicalité d'un lieu. Quant au trajet, il vous propose d'emmener votre lecteur dans une balade sonore.
Cette bande son peut se présenter sous la forme de votre choix : un poème, une liste, une série de citations et d'onomatopées, la description d'un environnement sonore, une chanson, une partition, un récit, une histoire… à vous de composer avec cela.

Sortie en silence

Tap, tap le bruit des sabots
Claque sur le pavé du couloir.
Hou, paf fait la lourde porte sur son pivot,
Fuiit ! elle se referme sans le vouloir.
Trois marches, puis l'allée la plus longue
La filature avec les odeurs, y jongle.
Entre des ouf, des aïe aïe, la pellicule s'enroule
La sueur sur la face et le dos, plop, plop roule
Les sabots s'étouffent dans la chaleur du séchoir.
Crac, splash, un bourrage, la pellicule sous le rasoir
S'écroule en un tas irisé mais sans valeur.
Les sabots passent la porte à battants, sans peur.
Vroum, tut, tut, ce nouvel atelier est bruyant
Les bobines, atelier de femmes aux voix portant
Loin, l'enchantement dans les yeux reflétant
La joie mais aussi la fatigue des efforts constants.
Tap, clac les sabots à chaque machine s'arrêtent
Ils partagent avec les chaussures de sécurité la quête
De meilleures conditions, moins chaudes, moins dures peut être
Pouf, pfuit, la porte blindée se referme sur l'effort.
Ici, luxe, calme douillet reposant, règnent encore
Ha, chut, chut, silence c'est le couloir du directeur.

Danielle

Ronflement de moteur d'une twingo, vombrissement, accélération, vroum ! Ralentissement. Stop, claquement de portière. Clapotis de la pluie d'hiver du petit matin, flic-flac des chaussures, sur l'asphlate du parking immense. Frôlement des pas cadencés, de centaines, de milliers de pas cadencés, pressés, hâtifs ou nonchalants, encore endormis.

Tohu-bohu, corps se touchant presque pour passer les « hachoirs à viande » d'entrée. Chuintement de la carte d'usine passée dans la fente de contrôle ; clac léger, déblocage de la grille du tourniquet, couin ! grincement à la poussée.

Pas plus rapides, tac-tac des talons, souffle accéléré, montée d'escalier ; essoufflement en haut. Bruissement des corps qui se pressent dans le grand couloir, murmures, voix graves et déjà lasses : « salut ! », « labesse !» « bonjour, ça va ? », « vite on est en retard ! ». Smack, furtif baiser, « à toute ! ».

Sonnerie stridente, tonitruante et longue, ça démarre. Premiers cliquetis de la chaîne de montage, boum, clac, entrechocs de ferraille, roulements, sifflements, voix graves. Brouhaha un peu étouffé qui s'éloigne à mesure de la montée au 2ème étage. Inspiration, expiration, essoufflement, dernière marche. Tac, tac plus sec des bottes sur la dalle qui résonne un peu. Silence pesant des dizaines de contenairs à longer. Bourdonnement mécanique et lointain. Gazouillis de murmures puis de voix aigües qui s'amplifie; ronronnement de plus en plus fort, concert lancinant et tintamarre déjà infernal des dizaines de machines à coudre déjà en route. Pfuff, soupir...Ça cogne dans la tête déjà migraineuse qui va éclater...

Fabienne

Encore une journée de foutue

« Beeep beep beep », la sonnerie du réveil le surprend en plein rêves, il jette un coup d'œil rapide sur le cadran, avec une envie de jeter également le réveil: 4h10 !
« Tchok », il saute vite du lit pour ne pas se rendormir.
« Pscchh » ; l'eau du robinet à demi ouvert coule doucement, toilette rapide à cette heure là on ne traîne pas dans la salle de bain.
Surtout pas de douche c'est trop bruyant et ça réveille tout le monde, et ne pas tirer la chasse d'eau par réflexe les « chhhhh » du remplissage du réservoir c'est infernal.
Débarbouillage, habillage et hop en avant, « bom » merde le coin de la porte, il se frotte le front.
Cuisine, « crak » il appui le levier du grille pain. Le bol de thé attend depuis la veille dans le micro- onde : « zzz » 1 minute 30 ça ira, il ne quitte pas la minuterie des yeux il faut ouvrir la porte avant le « cling » final.
« chtok » les tartines sursautent et l'odeur de grillé se répand. « Croc croc glou glou » il avale vite fait, debout en regardant le ciel sombre par la fenêtre.
« Tok » fait le bol, rapidement posé dans l'évier.
« Chch chch chc » Brossage dentaire express.
« Zip » la veste est fermée, pendant que le chat fait des ron ron sur le canapé. Il en a de la chance.
Musette sur l'épaule il sort et ferme à clé « cric cric ». Il enfourche son vélo, le ciel s'éclaircit « cui cui » les oiseaux commencent à piaffer.
Il rejoint le boulevard quasiment désert à cette heure, « vroum » un semi lui passe devant le nez suivi par une mobylette « vrriiiimmmmmmmmmmmmmmmm » strident d'un pot trafiqué.
Il rejoint la rue qui descend vers la centrale entre les bois et la ligne de chemin de fer désaffectée, les lapins traversent dans tous les sens, il n'est pas rare d'en retrouver aplatis sur la route, victimes innocentes de collègues qui roulent probablement un peu trop vite.
Il se demande même si parfois certains ne s'amusent pas à éclater volontairement du lapins : « plof ». Pauvres bêtes !
« Couic couic » fait le vélo en cadence au rythme des coups de pédales, un peu de graisse ne lui ferait pas de mal.
A part ça c'est plutôt silencieux.
Broum, tchok tckok vrrrrr, pscchhhh d'un coup on perçoit les installations, moteurs, pompes, vannes de sécurité et les fuites diverses de vapeurs.
Ça y est on est dedans, même avant d'avoir franchi le seuil, les bruits vous enveloppent peu à peu, plus on se rapproche plus ils vous envahissent, vous pénètrent. Les odeurs aussi de fuel, d'huile chaude.
Vrooomm multiples en longeant le gavage où les pompes refoulent le combustible vers le poste haute pression qui va injecter le fuel vers la chaudière.
« Chtak » il enfile la roue avant dans le parc à vélo.
La mob de Jojo son collègue est déjà là. Jamais à la bourre l'ancien !
Tap tap tap il marche vers le tourniquet et présente son badge au lecteur. Clong déverrouillage. Direction les vestiaires.
Broum, tchok tchok pscchh, toujours les même sons à la fois symphoniques et désordonnés.
Krrr la porte grince un peu.
« Jojo t'es là »
Grgrrr grrr, il perçoit des grognements provenant d'une lignée de vestiaires un peu plus loin.
Il n'aime pas les matins l'ancien c'est vrai que c'est dur en plus on est jeudi c'est le quatrième et encore demain...
Clic clic chtok tout en enfilant son bleu il réitère « Jojo t'es là » ça va ?
Grrrr grrr!
ça y est il retrouve son Jojo.
Ils se rejoignent et se dirigent vers le local dépotage pour la prise de poste prévue à 5 heures tout en humant l'air frais du matin. Les 2 imposantes cheminées de 220 m de haut pèsent sur leurs épaules.
Le ciel s'éclaircit de plus en plus, la Seine prend des reflets, les lumières blafardes des candélabres forment des taches sur le sol, criiii criii font les mouettes en tournoyant.
Vroum le bruit sourd de la circulation de l'A13 traverse le fleuve et parvient jusqu'à eux, quand aux trains de banlieue leur tacatoum, tacatoum sautent le fleuve avec ardeur et quand 2 trains se croisent les klaxons à

plusieurs tons attirent inconsciemment le regard.
Chrak Jojo ouvre le local, tchak css css il ouvre et feuillette le cahier de consignes, surtout les dernières lignes laissées par les gars de l'équipe d'après midi hier à 21h00.
Il lit « Arrivée barge 16h00, raccordement et lignage fait, bac 24 , mise en route des pompes 18h00, arrêt 20h00. Bon courage ! »
Tok, tok Jojo pose sur la table un kil de rouge et un calendos qui pue tout droit sortis de son sac.
« C'est pour le casse dalle » Jojo enchaîne « Remplis le cahier, On vérifie le lignage on met les pompes en route et tu vas écouter le métro »
Il s'exécute, le stylo glisse sur le papier : Equipe du matin 5h00 13h00…
Le capitaine du pousseur pointe le nez à un des hublots, cheveux hirsutes, mine rougeaude signe de son goût prononcé pour le jaune.
« ça va les gaors on a chalrgé la mule hierl soilr » (traduction : on a picolé grave). Il a un accent assez prononcé.
C'est au tour du marinier d'apparaître, ancien pêcheur en mer, il nous raconte souvent ses épopées passées et la dureté du métier de marin.
Avec ces 2 loups de mer, mieux vaut être du matin, le soir à l'apéro le pastaga coule plus vite dans leur gosier que la Seine vers son embouchure .
Broom broom le vrombissement des 4 pompes s'amplifie au fur et à mesure de leur mise en route simultanées.
Pendant encore plusieurs heures elles vont aspirer les quelques milliers de tonnes de fuel lourd depuis les barges amarrées au quai jusqu'au immenses citernes du parc fuel via une conduite de quelques centaines de mètres et d'au moins 1/2 mètre de diamètre.
Il prend le vélo de service gling glong, il peste contre le bicloune qui aurait besoin d'être changé, encore un truc à revendiquer.
Son collègue Jojo reste en surveillance à l'abri dans la cahute, son expérience compense son ouïe amoindrie par l'âge et par l'exposition au bruit et il est expert dans l'écoute des vrooms des moteurs des clics cliquetis divers et des pscch des fuites, à l'affût du moindre défaut.
Il pédale à toute allure à coups de dring dring de sonnette ça défoule ! Pooof « merde » les freins, il se bouffe le trottoir.
Il sort de sa poche l'impressionnant trousseau de clefs dans un bruit de clics clics digne de maracas.
« ça doit être celle là » Il parle à voix haute bien qu'étant seul.
Hiiiii le portail métallique couine, tap tap tap l'escalier, tap tap, la passerelle, encore un escalier, le sol de remblais, ploff ploff quelques flaques d'eau.
« Bac 24, bac 24 »
tap tap il monte l'escalier qui s'enroulent autour du bac comme un serpent autour d'une branche, bac de 20 m de haut, 25 m de diamètre.
Il arrive à hauteur du thermomètre dont la base plonge dans le fuel en traversant l'enveloppe et ôte le capuchon qui le protège du gel en hiver : 36° parfait.
Il colle son oreille sur le métal tiède du bac : brom brom, il entend ce fameux métro, le bruit fait par le fuel qui se déverse dans le bac.
Par ce moyen rudimentaire on vérifie qu'il n'y a pas d'erreur de circuit et que le fuel dépoté arrive dans le bac défini par la manœuvre de différentes vannes à une sorte de poste d'aiguillage des tuyauteries.
Astuce des anciens qui se perpétue et dont l'un d'eux a un jour assimilé le bruit du fuel à l'arrivée d'un métro !
Il redescend, bientôt 7h00, le ciel est presque lumineux. Des reflets bigarrés illuminent le bâtiment usine qui crachent en maints endroits des volutes de fumées et de vapeurs le tout enrobé dans une sorte de concert, comme si chaque appareil correspondait à un instrument avec un son, une fréquence, une musicalité typique.
Qui peut peut bien être le chef d'orchestre de cette symphonie industrielle ?
L'humain ou la machine elle même ?
Il revient sur terre, Jojo l'attend avec le casse dalle dont il faut profiter avant l'arrivée des connards de chef.
Il accélère le pas tout en fredonnant cet air d'Higelin qu'il affectionne quand il est du matin :
« Je ne sais pas ce qu' il m'a pris ce matin, quand je me suis réveillé-é... ».

Philippe

« Lorsque je me levais bien avant les aurores pour assurer mon service au dépôt SNCF de Mantes-la-Jolie, c'était toujours sans bruit dans la chambre. A peine le réveil-radio tintait que je l'arrêtais. Même en étant couché vers vingt heures, ma nuit ne se composait que de brèves pauses de sommeil, toujours sur mes gardes pour éteindre le radio-réveil. Dans la cuisine, comme s'il connaissait cette loi du silence, mon chien m'accueillait en me pourléchant les mains, tout en couinement petitement. Mon épouse et mes enfants appartenaient encore au monde des rêves et lui, pourtant un animal, ne les réveillerait pas. A peine un infime cri de contentement de sa part pour engloutir d'un trait son biscuit coutumier. Puis, il partait se recoucher dans un grand souffle au creux de son coin. Mais sitôt la porte de dehors refermée, je savais qu'il gardait un œil ouvert sur la tranquillité de la maisonnée dont il était devenu le maître silencieux.

A deux heures et demie du matin, la nuit est bleue et calme. Pas un moteur qui pétarade pour souiller son profond silence et les merles attendent l'aube pour lancer dans les airs leurs trilles joyeux.

Je marche dans les rues désertes, mes pas crissent à peine sur le trottoir. Il semble que j'avance dans un univers d'ouate comme un fantôme se déplace en son monde, hors du temps. D'ailleurs, le chat en maraude que je rencontre, se fige soudainement, m'épie en feulant tout bas, puis se coule aussitôt dans une haie. Peut-être me prend-t-il pour un spectre dans ce clos atone et inhabité que les lampadaires blafards peinent à percer.

Le dépôt semble éteint lui aussi, comme si l'équipe de surveillants de nuit s'est assoupie à son poste en attendant la relève de quatre heures. Non, ils boivent le énième café de la nuit et tirent sur une ultime cigarette, en silence. Comme pour ne pas que le dépôt renaisse trop vite de sa torpeur nocturne, loin de la fébrilité qui sied normalement au chemin de fer par tous les temps, de jour comme de nuit. Mais dans leur local de travail, la cafetière ronronne chaudement sur le réchaud à l'intention des premiers conducteurs qui vont prendre leur service, en ces heures où dehors les chiens sont encore des loups. Et chaque locomotive est bien à sa place sur la grille de départ pour assurer les premiers trains de banlieue vers Paris Saint-Lazare ou celui de marchandises pour l'usine métallurgique de Gargenville. C'est celui-là que je vais conduire et il doit être acheminé avant que la gare ne retrouve sur ses quais la première fournée de banlieusards, ouvrières et ouvriers aphones encore enfermés dans leurs songes. Mais dès la fermeture automatique des portes claquant, le signal de départ grinçant à leurs oreilles, ils sont en route vers leur labeur. Alors, ils se pelotonnent dans un coin de leur siège après avoir cédé un bref salut à leurs voisins de chaque jour. Puis ils gardent leurs yeux mi-clos, comme pour rattraper dans leurs têtes le chant de leurs rêves à tout jamais écourtés.

Dans le local des surveillants de nuit, une brève poignée de main fraternelle, un café pris sur le pouce. Peu de paroles en vérité, chacun sait ce qu'il doit faire et va l'effectuer, sédentaires ou roulants, pour préparer la sortie des premiers engins moteurs du dépôt.

Ma locomotive diesel démarre aussitôt dans un crachotement de fumées noires et un claquement aigu des contacteurs qui se ferment les uns après les autres. Les parties métalliques de mon engin vibrent et le vacarme assourdissant rompt aussitôt cette fausse quiétude nocturne : le travail et la vie ont repris leur place. Mais le moteur ne crache plus de la suie par sa cheminée : il semble fredonner, apaisé. Le compresseur remplit d'air les appareils de frein dans un sifflement continu qui se calme lui aussi, rendu à la norme pour circuler en toute sécurité. Pas besoin de consulter les différents manomètres pour vérifier que la locomotive est prête à assurer son service. Rien qu'à l'oreille, je l'entends, même si d'autorité je vérifie les différents cadrans.

Je sors ma tête par le hublot de ma cabine. Les locomotives électriques, pantographes relevées sur la caténaire, grésillent dans le garage banlieue. Bientôt, sonnera la première ruée des banlieusards vers la capitale.

Auparavant, le panneau de sortie du dépôt claque et la lanterne du surveillant du dépôt m'indique que ce signal s'dresse à moi seul. Je passe les premières vitesses, avec toute la douceur pour ne pas que le moteur ne s'emballe et rugisse. Je roule vers le triage pour m'accrocher au train de marchandises. Ma BB 66 000 tangue comme un bateau à la sortie du port. Et dans ce doux balancement, elle franchit en couinant légèrement tous les aiguillages qui s'ouvrent comme ces fleurs à l'abeille dans le petit matin.

Roger

3. 1968 à la cello

par Danielle Jaouen

Il s'agissait d'abord
d'écrire un texte
à partir d'une
date...

Un jour nouveau sur le chemin

Ma première année de travail à la cellophane, n'a été que mise en conditions concernant mon métier de chimiste en entreprise. Cette année qui m'a fait découvrir l'articulation existante entre le produit et mon intervention sur ce produit. Dans la même foulée je faisais connaissance avec les grèves dans les ateliers. Ce qui m'a familiarisé avec ce monde voué au travail, qui avait des revendications justifiées et importantes.

Tranquillement, dans une atmosphère qui pourtant était à la lutte affirmée, mon installation dans la cellophane se faisait dans la connaissance des analyses et des recherches au labo sans avoir à affronter ce qui couvait.

Cependant les évènements de mai et juin 1968 me prirent par la pointe du cœur et me virent dans l'occupation de l'usine. Ceci est une autre histoire que j'écrirai un jour futur couleur d'orange.

Le 04 octobre 1968, je fus convoquée dans le bureau du chef du personnel en présence de mon chef de service. Il fallait traverser toute l'usine pour arriver chez les administratifs, ce fut un peu long car je parlais avec les gars de filature, puis avec les filles des bobines pour enfin franchir cette porte anti- bruit conduisant au saint des saints. C'était la première fois que je pénétrais dans ce bureau, j'avais pris avec moi la dernière analyse de soufre dans la pellicule, critère important de la qualité de la pellicule. Je pensais qu'ils voulaient avoir rapidement les résultats. Ces chiffres concernaient une commande importante d'un gros client. Cela confirmait ce que je pensais, à savoir que j'occupais un poste important, en assurant au client la validité du produit choisi. Avec l'entrée du chef de service, je me redressais très fière, attendant des compliments pour mon travail rapide. Je les eus mais en même temps si énormes et hors de propos que je restais ébahie. En effet il y avait trop de personnel dans ce labo et bien sûr à regret ils devaient se séparer de la dernière embauchée, ils étaient cependant heureux de leur choix, car franchement j'étais trop bien pour ce poste, pour cette usine et en fait ils disaient me rendre service en se préoccupant de mon avenir.. Une menace de licenciement planait, mais ils s'engageaient à m'aider à trouver du travail ailleurs si je partais volontairement.

Ce 04 octobre 1968, je relevais la tête et refusais de partirde moi – même du labo. Je rencontrais le syndicat pour un bref compte – rendu. Celui – ci vit que les raisons étaient fausses et que seule la peur d'une augmentation de l'influence de la CGT chez les techniciens était à craindre.

Ce 04 octobre 1968 je revins au labo les larmes aux yeux, tous mes collègues prirent fait et cause pour moi. « Danielle reste ici, nous avons besoin de toi » (pour les analyses bien entendu) « Danielle nous venons de finir ta formation, nous ne voulons pas avoir perdu notre temps. »

A partir de ce 04 octobre 1968, ma vie a changé, car j'ai vu concrètement ce qu'était ce monde de possédants qui n'hésitait pas à vouloir sacrifier une vie pour plus de tranquillité.

Quelques jours plus tard, le syndicat appelait à une manifestation dans la cour de l'usine contre l'arbitraire patronal et pour me garder. Ce fut un déferlement qui arrivait de partout. Pour la première fois depuis longtemps, les blouses blanches étaient là au grand complet et se mélangeaient avec les bleus et les combinaisons grises des ateliers, un vrai succès. Les rires, les chants accompagnaient leur arrivée. Des cris sincères et réconfortants fusaient. « Dada avec nous- Ils ne seront pas toujours vainqueurs- Attention à l'occupation. »

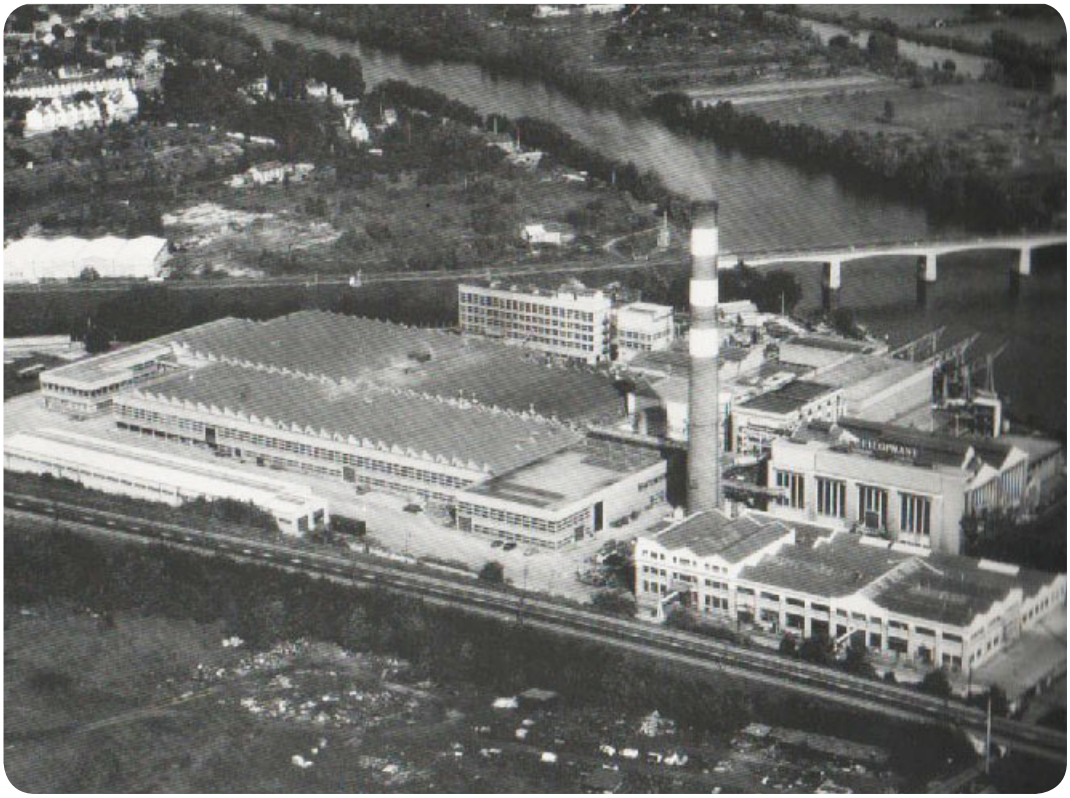
Je ne suis pas partie, le patron a reculé, pour ne pas perdre la face il m'offrait généreusement un poste comme ouvrière aux bobines. J'ai accepté. Je ne suis pas partie et finalement je suis restée au labo.

Et si Danielle devenait le personnage central d'une histoire de 68 à la cello ?

Amie et camarade

En 1967 à la cellophane tout en faisant son trou au labo, Danielle garde les yeux largement ouverts sur l'ambiance de l'usine, sur ses forces et ses faiblesses. L'usine est grande, elle a une lumière particulière suivant les endroits parcourus et surtout suivant le personnel rencontré. Elle a vite repéré les difficultés inhérentes à certains ateliers où le travail isole les salariés. D' autres sont lumineux reflétant les personnes qui les composent. Sa curiosité l'amène aussi à s'expliquer la bonne humeur ou la morosité qui règne dans les équipes. Elle se syndique alors pour avoir des réponses sur l'entreprise. Tout juste syndiquée, elle commence à connaître un peu mieux les autres composantes. En arrivant à l'usine, passant par le poste de garde elle se heurte à une jeune femme qui vend des journaux et qui les propose à tous en riant aux éclats. Danielle s'arrête, achète le journal : c'est la vie ouvrière journal de la CGT, elle commence à discuter. La rieuse s'appelle Gisèle, elle est syndiquée et travaille dans l'atelier découpage. Le courant passe vite entre les deux et de fil en aiguille Gisèle parle de l'usine, de sa vie, de ses désirs et souhaits. Elle est découpeuse sur les grosses machines, c'est un travail très dur et très physique. Elle est en équipe : le matin dès 5 heures jusqu'à 13 heures, elle découpe sans s'arrêter. L'après – midi elle est sur la machine de 13 heures à 21 heures. Le travail est fatigant. Dès l'arrivée, il faut mettre la machine en marche, vérifier qu'elle fonctionne bien et placer les commandes apportées par le chef d'équipe suivant les besoins des clients. Les rouleaux de pellicule sont amenés par un fenwick (engin de transport automoteur) puis placés sur les bras de la machine. Là, il faut tourner les rouleaux à la main pour les enclencher. Ces rouleaux pèsent 600 kg et sont longs de deux mètres, cela est lourd même s'ils sont un peu retenus. Ensuite, il faut ajuster les réglages pour les découpes des rouleaux en bobines suivant le planning désiré. Les accidents sont encore très nombreux, il faut rester vigilents car un doigt, un bras ou une main peuvent être coupés, cassés ou tordus.

Gisèle préfère travailler le matin, le temps passe plus vite, l'après – midi s'étend et fatigue beaucoup plus. Les femmes bavardent, elles sont au gré des machines à une ou deux, alors elles s'interpellent de machine en machine, elles rient ou se disputent suivant les affinités. Le seul d'arrêt est de 3/ 4 heures pour casser la croûte, cela brise le rythme infernal des bobines qui tombent les unes après les autres aux normes exigées. Gisèle habite Mantes – la – Ville, elle vient travailler à pied, ce n'est pas trop loin. Elle a une petite fille de cinq ans qui va à l'école. C'est un problème pour toutes ces femmes de faire garder les enfants. Quand la mère est du matin, Lucile va chez la nourrice la veille au soir, celle – ci l'emmène à l'école et Gisèle la récupère après la classe. Quand elle est de l'après – midi c'est Bernard son mari qui la récupère à la sortie. Pour elle il n'y a pas trop de soucis pour la petite.



Gisèle observe un certain rituel (comme toutes les salariées en général). Du matin, elle se lève à 4 heures 15, se prépare et part pour l'usine un peu plus reposée que l'après – midi, elle est en forme. De l'après – midi, elle part moins vite car il y a toujours quelque chose à terminer avant de se couper du foyer pour 8 heures. Les soucis sont en effet plus nombreux

à ce moment. Elle est syndiquée depuis plusieurs années et dans son atelier plus qu'ailleurs il y a quelques avancées sociales. Pourtant avec Denise sa copine de poste, elles ne sont pas contentes, dans un atelier composé de femmes en presque totalité, les chefs sont des hommes , et les délégués aussi, elles revendiquent donc le droit d'avoir des femmes déléguées (elles seront élues l'année suivante en 1968). Les désirs en cette année d'avant 68 sont discutés largement au réfectoire, Gisèle lance le débat : d'abord le temps de travail doit être diminué, 48 heures avec présence le samedi, matin ou après – midi dévorent la vie, la santé des salariées, ensuite les salaires ce sont ceux de femmes (au début cet atelier était composé d'hommes car le travail trop dur ne pouvait être assuré que par eux physiquement plus résistants, puis quelques femmes sont devenues des aides, et comme elles travaillaient avec un rendement supérieur, elles les ont remplacés, tout bénéfice pour le patron plus de rendement et moins de salaire), avec les frais incombant à la nourrice, il ne reste plus grand-chose. La sécurité aussi : les machines demandent des carters pour protéger les salariées en danger. Mais le plus infernal dans cet atelier c'est le bruit continu, bourdonnant, vibrant, fort et assourdissant. Le ton monte, il va falloir agir pour que cela cesse. Danielle continuera avec son amie, sa camarade pour trouver des nouveaux moyens et essayer de changer, d'améliorer leur vie à l'usine. Avec 1968 et ses évènements un pas sera franchi vers un mieux- être général, même s'il reste encore tellement de choses à obtenir.

17 mai 1968 à la Cellophane

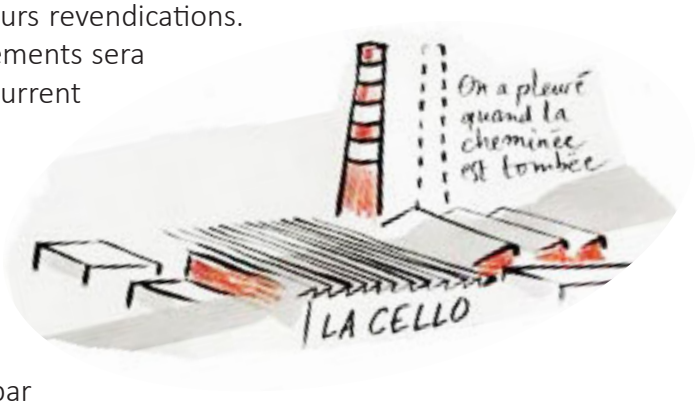
Après une année d'analyses de la qualité de la pellicule, Danielle technicienne chimiste commence à se décontracter dans le labo où chacun blague avec ses collègues, et où les rapports humains soudent des personnalités différentes. Ce matin, elle a été occupée à plusieurs analyses de turbidité de la viscose, elle essaie la pause pour se reprendre et faire le rapport recommandé par la littérature qualité. Le téléphone sonne près d'elle, elle décroche croyant à l'appel d'un copain d'un autre service. C'est Bernard un des secrétaires du syndicat « tu dois prévenir tous tes collègues afin qu'ils assistent à la réunion que nous organisons à la Bourse du travail à 18 heures ce soir. Nous voulons riposter à l'intransigeance patronale par rapport aux négociations refusées, c'est très important fais en sorte qu'ils viennent tous. » Danielle réfléchit, comment tous les appeler ? Elle va de paillasse en paillasse faire part de l'invitation et de son pourquoi. Après son passage les langues se délient, le travail s'arrête pour commenter les actualités récentes de la bagarre menée par les étudiants. Danielle pense qu'il serait bon d'avertir le laboratoire voisin où il y a autant de monde son chef l'arrête en chemin, il pense que ce n'est pas à elle de faire cette annonce, car elle n'est pas déléguée et risque d'avoir des ennuis avec le reste de la hiérarchie. Têtue elle termine avec lui sa mission.

Cette journée du 17 mai 68 restera pour tous les salariés de la cellophane une date historique où ayant pris conscience de leur mécontentement et de leur colère, ils sont prêts à agir tous ensemble pour changer les choses. Le soir à 18 heures chacun se trouve à la bourse, les discussions partent de partout, le ton monte, il y a de l'animation, de nombreux salariés n'ont pas de place assise, ils se regroupent le long des murs, devant les portes et nombreux restent dehors. Jean – jacques le secrétaire du syndicat prend la parole, il a pris le mégaphone, il fait état de l'actualité dans les autres entreprises de la région mantaise qui envisagent de se mettre en grève dès ce soir. Tous les services sont là, il manque gars qui sont encore en poste, les malades et ceux qui étaient en repos . Après discussion ouverte, l'arrêt de l'usine dès ce soir à la prise de poste de 21 heures est prononcé et mis aux voix. Spectacle impressionnant, tous les bras se lèvent d'un seul mouvement, un soulagement vibrant passe sur toutes têtes l'espoir fait briller les yeux, les commentaires sérieux ou amusants se font entendre et la réunion se termine en une dispersion joyeuse.Les cinq semaines de grève et d'occupation étaient en gestation et ne demandaient qu'à éclore.

Danielle quant à elle vivait un moment unique et le ressentait comme tel. Elle n'était plus la petite nouvelle qui essayait de faire son trou à la cello, elle était devenue un membre à part entière de cette entité légendaire, des travailleurs de la cellophane.

L'occupation de l'usine mai juin 1968

Danielle le nouveau membre greffé par l'histoire dans la vie de la cellophane essaie de se faire une place dans l'occupation de l'usine. Tous les jours les salariés se réunissent devant le poste de garde dans la cour de l'usine pour connaître l'organisation de la grève, de l'occupation physique de l'entreprise. Il y a des roulements, il faut faire les 3x8. Equipe du matin 5x13 heures, équipe de l'après – midi 13x21 heures, équipe de nuit 21x5 heures et une équipe de jour. Mais le syndicat qui est très solide, a une organisation sérieuse et responsable, seuls les militants chevronnés peuvent être à l'intérieur. Danielle est timide, mais elle a une telle envie de vivre pleinement cette occupation, qu'après sa présentation, elle demande à participer. Elle peut ainsi être dans le poste de garde à surveiller l'entrée pour parer à l'arrivée des casseurs ou de la police qui essaient souvent d'entrer. Les jours sont longs, mais il y a une telle ambiance dynamique, joyeuse ou angoissée, que la vie fuse dans les veines. Les semaines passent, les fonds s'épuisent, pas de paie et pourtant il faut bien continuer, se nourrir et assurer sa survie. Une idée géniale perce dans le crâne de la jeune qui passe son temps, actuellement à réfléchir pour faire un peu d'argent. Avec des amies du poste, elles cueillent toutes les roses du jardin du directeur de l'usine. La récolte est magnifique, juin brille de mille soleils, les roses sont de toutes couleurs et si belles qu'elles fleurent bon la liberté et la réussite. Et toutes ces roses sont emmenées et vendues sur le marché, un résultat important sur tous les plans, de l'argent et la découverte dans la population de l'action des travailleurs qui veulent changer le monde, et avoir la satisfaction de leurs revendications.
Mission accomplie pour ce jour béni, la suite des évènements sera l'objet d'autres histoires, avec Danielle personnage récurrent des débuts d'une grève aboutie.



Moment de doute jusqu'en aout

Depuis quelques mois Danielle suit une formation professionnelle pour passer le brevet de chimiste. Le samedi matin est consacré aux travaux pratiques. Ses collègues travaillent puisque l'horaire est de 48 heures par semaine du lundi au samedi. Mais sa paillasse, le moufle (four à très haute température) et le matériel lui est réservé. Les cours sont intéressants, passionnants, par contre étudier par correspondance est difficile à suivre avec la fatigue accumulée par le labeur journalier se terminant à 18 heures 15. Elle est heureuse dans ce labo, le travail varié lui plaît, l'ambiance est agréable, les collègues s'empressent auprès d'elle, c'est la seule femme à y œuvrer.
Mais son rêve de petite fille poursuivi jusqu'à l'an passé était d'être professeur de sciences naturelles. En juin elle vient de réussir son bac sciences expérimentales. Alors quelques jours après les vacances de juillet, un grand moment de doute l'envahit, la submerge. Doit – elle continuer ici à travailler au labo ou doit – elle intégrer la fac ? C'est alors la traversée du désert. Plusieurs jours sombres se passent dans la tristesse et l'expectative, alors qu'elle devrait être heureuse d'avoir réussi son examen. Elle n'a pas suffisamment de recul pour voir ce qui lui conviendrait le plus. Tous ses amis sont en fac pour accéder au savoir dans plusieurs axes aussi riches les uns que les autres. Elle les voit assez souvent, mais n'a plus les rapports fusionnels qu'elle avait avec eux au lycée. Les collègues du labo sont de plus en plus proches d'elle, ils se connaissent de plus en plus, ils deviennent des familiers en partageant leurs confidences. Elle ne parle pas de ce doute qui la ronge depuis quelques jours. Elle assume seule cette angoisse existentialiste, c'est sa vie qui se joue, assurer un rêve ou rester dans ce nid accueillant et libérateur où les gens se serrent les coudes, où le travail est attirant bien que ne représentant qu'un centième de ce qu'il deviendra avec la réussite de son brevet de chimiste. Ce sentiment lourd, pesant et gris commence à s'éclaircir. A un moment la question de confiance se pose : supportera t- elle de quitter l'usine, de quitter cette chaleur, cette amitié de ceux qui font la richesse du monde. La réponse est alors rapide ; claire et ensoleillée, elle restera ici. Et c'est ainsi que sa vie sera tracée et liée avec le monde ouvrier .Ce moment de doute fut intense, douloureux, un rêve de jeunesse partait en fumée, mais il laissait la place à une chaleur blonde et riche d'humanité.

...on attend la suite !

Écrire à partir d'une date

8 mars : Journée internationale de lutte pour les Droits de la femme

Parce que je suis natif du Languedoc méditerranéen, dans lequel le patriarcat n'était pas rien et ne l'est pas encore, la condition féminine dans la société et au travail ne m'indiffère pas.

Dès lors, le 8 mars, journée internationale de lutte pour les Droits de la femme, reste une date importante pour moi, ce jour mais pas que ce jour-là.

Le 8 mars 1979, une grève générale paralyse la SNCF contre l'un des premiers plans de destruction du rail public. Gréviste, je suis de ce fait bloqué dans mon dépôt de Mantes-la-Jolie. Or, Danielle, ma compagne, est à Paris. Elle va accoucher de notre premier enfant dans la clinique des Bluets pratiquant l'accouchement sans douleur, méthode innovante pour l'époque, dans cet établissement créé par les métallos résistants à la Libération.

Un copain gréviste m'amène à Paris en voiture. Au retour, il chargera les copains grévistes de Mantes, eux bloqués à Paris-St-Lazare.

Notre fis Denis naît donc le 8 mars 1979. Comme le rêve rejoint la réalité ou l'inverse en cette journée pour la Libération des femmes.

Roger

4. Renault Flins

Bonjour,

Je m'appelle Mohammed et j'ai pris plaisir à lire votre lettre.

Et en vous lisant, il y a beaucoup de souvenirs qui me sont revenus. Étant fils d'ouvrier et issu d'une famille nombreuse, je me souviens quand j'étais petit, je voyais mon père qui travaillait chez Renault à Flins en tant qu'ouvrier spécialisé partir au travail avec sa gamelle. Je me souviens que je l'attendais le soir, je savais qu'il arrivait car j'entendais le bruit du moteur du car et il m'arrivait même de l'accompagner jusqu'à l'arrêt de bus. Ce qui m'impressionnait c'est le monde qu'il y avait. Il est en retraite depuis 1984.

Aujourd'hui, moi aussi je travaille dans cette usine, j'y suis entré par hasard. J'ai commencé à travailler en chaîne et ce n'était pas facile tous les jours. Ce qui m'a fait tenir le coup, c'est la solidarité des camarades qui étaient toujours présents pour nous aider, ce qui n'est plus le cas de nos jours.

Quand vous parliez de votre grand-père et de sa phobie des mains sales, je me suis vu car j'ai également une horreur des mains sales et des ateliers désordonné. J'essaye de sensibiliser mes collaborateurs de travailler dans un endroit propre et ordonné car c'est beaucoup plus agréable.

Aujourd'hui, je suis chef de projet, je m'occupe des batteries VE pour les futurs véhicules et je suis la fierté de mon père. Mais je n'ai jamais oublié d'où je viens.

Que pensez-vous de l'ouvrier d'aujourd'hui?

Mohammed

DATE IMPORTANTE dans ma vie à l'usine

Le 29 février 1980

Plusieurs dates ont compté dans ma vie à l'usine Renault Flins : la date d'embauche à la couture, une ou plusieurs grèves marquantes, des tristes et des gaies, celle de ma mutation au CE, celle de mon départ en retraite. Mais ma plus belle restera incontestablement le 29 février 1980 *, essentielle et surtout inoubliable !

Déjà ce n'est pas un jour comme un autre puisqu'il ne revient que tous les 4 ans, année bissextile oblige, qui lui donne un petit caractère exceptionnel.

C'était un vendredi et j'avais été invitée par Jamaà, un copain délégué de la CFDT de l'usine, à aller à un meeting suivi d'une soirée festive de Lutte Ouvrière à Paris dans la salle mythique de la Mutualité. Bien que n'étant plus membre de cette organisation, Jamaà avait gardé des liens de sympathie avec ceux de son atelier de la mécanique.

Depuis quelques mois, nous avions déjà bien sympathisé avec une sorte d'attirance réciproque et non dite. Il faut dire qu'il était aussi très beau, avec sa coupe frisé à l'afro et son regard noir profond éclairant son visage doux aux traits fins parfaits. On avait même passé le réveillon du jour de l'an ensemble au centre social Alpha aux Mureaux avec des association dont la sienne, l'AMF (Association des Marocains en France). Comme il habitait loin, à La Garennes Colombes, il avait même dormi chez moi, en tout bien tout honneur comme on dit, car il ne s'était rien passé…

Mais ce 29 février 1980, j'étais bien décidée à aller au-delà de rapports très platoniques, car j'étais en train de tomber vraiment amoureuse. Quoi de mieux qu'une soirée se terminant par un bal, fut-il de Lutte Ouvrière ! Alors après le discours d'Arlette Laguilliers, pendant lequel il avait osé me prendre la main, on danse quand même un peu. La danse n'est pas son truc visiblement. Moi qui adore danser le rock, je me suis contentée de slows un peu maladroits, sans un seul baiser mais j'étais complètement sous le charme.. La soirée finie, on ne pouvait plus se quitter.

Alors il m'a emmenée à travers Paris, de café en café, toute la nuit, on n'arrêtait pas de se parler et se regarder… Et c'est dans un café non loin des Champs Elysées, qu'eut lieu au petit matin le premier vrai baiser d'amour. Frissons et émotion, mieux qu'au cinéma évidemment ! Après une chouette petite promenade au marché d'Alligre qu'il voulait me faire connaître, il était temps d'aller se coucher. Il me demande de le raccompagner chez lui, puisqu'au départ j'avais pris ma R5. Mais il ne me fait pas monter chez lui. Et oui, il y a des hommes pour qui « pas le premier soir » !

Mais ce n'était que partie remise, puisque de ce jour là on ne s'est plus quitté. Le temps de régler nos histoires affectives respectives, de fait balayées. Il a déménagé aux Mureaux et deux mois après on vivait ensemble. J'ai découvert avec satisfaction qu'il était féministe et pas qu'en paroles. On militait ensemble, à l'usine ou en dehors, on voyagait, on rigolait, on avait des ami.es, les mêmes valeurs mais pas le même caractère ! On se soutenait, on s'aimait. Un fils est né, Nassim, un beau mélange de 28 ans. Tout cela dure depuis bientôt 38 ans. Si cela n'était pas arrivé, serais-je restée à Flins?

On fait de belles rencontres à l'usine, il y a de belles histoires d'amour aussi. La mienne se fête tous les 28 ou 29 février.

* Coïncidence ? Depuis 1980 en France, un journal humoristique paraît seulement les 29 février *La Bougue du Sapeur.*

Fabienne L

« J'aime cette photo de défilé de grève des presses en mars-avril 1978 à Renault-Flins, pour l'ouvrier au milieu qui fume et marche de façon nonchalante, libre, qui a l'air de rêver un peu. Parce que pour moi l'usine c'est la grève en ce qu'elle représente de libération, et cet ouvrier gréviste, jeune, décontracté représente ça ! Mais peut-être fume-t-il un joint de cannabis ? » Fabienne

Nostalgie bucolique à l'usine

Je broute l'herbe depuis tôt ce matin, comme la vintgaine de mes copains. On se ressemble tous avec notre pelage plus ou moins brun et frisé. Il paraît qu'on vient du Yorkshire et que nous sommes plus robustes que les moutons blancs qui étaient ici avec nous, au début de notre utilisation il y a quelques années pour ces pelouses.

Aujourd'hui, le soleil brille, l'air est doux, l'herbe est tendre, c'est le printemps, des jolis petits sont nés. On peut aussi se reposer sous les quelques arbres et s'abriter de la pluie, fréquente dans cette région.

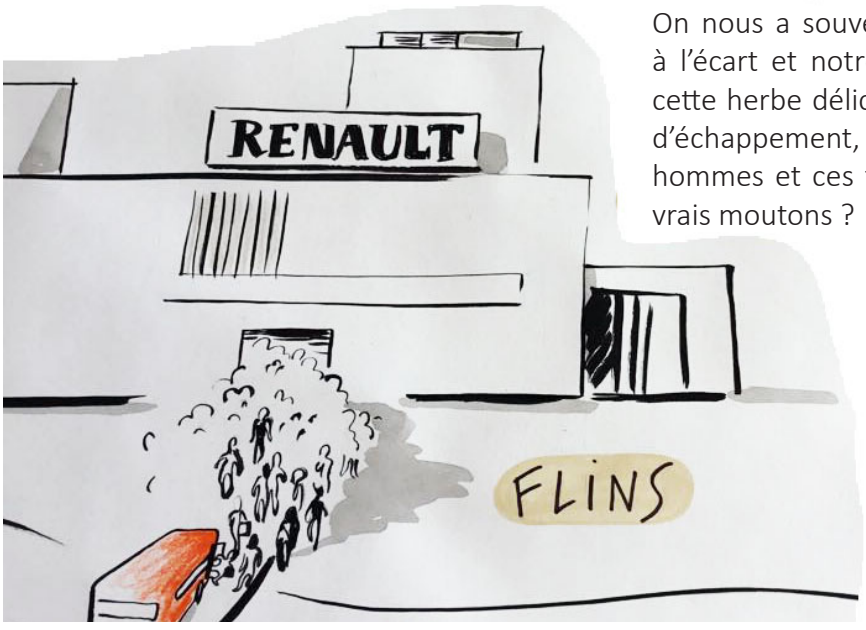
Savent-ils nos petits, qu'ils vivront si loin de nos montagnes d'origine ? Savent-ils qu'ils serviront comme nous de tondeuses vivantes pour les pelouses de cette grande entreprise autrefois plus prestigieuse qui a réduit considérablement ses effectifs.

Depuis quelques années, nous remplaçont donc gratuitement quelques jardiniers et ça fait moins de bruit que les tondeuses. Nous sommes les moteurs silencieux et bucoliques de l'éco-paturage à la mode et censé ripoliner d'autres aspects moins avouables... comme la provenance des métaux rares et dangereux pour la fabrication des batteries des voitures électriques dite « écologiques », au prénom symbolique de Zoé signifiant « vie » en grec.

Aujourd'hui nous paîssons devant un grand bâtiment blanc et vitré, celui de la direction, baptisé X ou « l'aquarium » alors qu'il n' y a pas de poissons ! Demain, autre pelouse à brouter sous les grands pins. Nous serons visibles le long de la route qui mène à l'entrée de l'usine, devant le comité d'établissement, près des parkings des cars, réduits au maximum, à une douzaine. Il parait qu'il y en a eu près de 100 dans les années 70. De nouvelles pelouses ont remplacé les parkings puisqu'il y a de moins en moins de cars depuis longtemps. Même nous les moutons l'avons su, les oiseaux nous l'ont dit, de moins en moins de travailleurs à transporter. Va-t-on devoir aller aussi brouter d'autres pelouses en plus ou d'autres moutons arriveront ? Mais ça coûtetait peut-être trop cher ... !

On ne peut pas s'échapper, tout est grillagé le long des pelouses. En bas de la pelouse plus vallonnée le long de la route qui mène vers le complexe sportif, la centrale de l'usine et à la Seine, le haut grillage évite d'aller risquer de nous faire écraser. Pourtant on aurait bien aimé la voir, la Seine. On se contentera de descendre se désaltérer à l'abreuvoir plus bas et là, parfois des passant.es, des salarié.es certainement, se rapprochent avec un air attendri, nous parlent. Comme s'ils compatissaient à notre enfermement et notre soumission obligée qui leur rappellent peut-être leur sort à l'usine. Un sort qu'ils semblent accepter de plus en plus, car malgré la modernisation, la propreté et les beaux vêtements de travail, ils en bavent toujours plus avec leurs horaires en 2X8, leur travail toujours aussi parcellisé, la peur de l'avenir, les effectifs fondus comme neige au soleil, leurs statuts précarisés qui les divisent, les empêchant de résister comme ils l'ont fait si glorieusement par le passé.

Nous au moins, n'avons rien à regretter : nous avons toujours été des moutons, suivistes et dociles. Jamais nous n'aurions affronté des CRS en 1968, oser franchir les barrières, arrêter de brouter tous ensemble pour avoir de meilleures conditions et être respectés.



On nous a souvent considérés comme indésirables, mis à l'écart et notre rage s'est enfouie. Alors en ruminant cette herbe délicieuse mais certainement polluée de gaz d'échappement, je m'interroge, moi le mouton noir : ces hommes et ces femmes sont-ils en passe de devenir de vrais moutons ?

Mais s'ils arrivent à nous ressembler, qu'ils sachent que les moutons noirs peuvent être imprévisibles et se détacher de la grande masse des moutons blancs : sortir du rang !

Fabienne

Écrire à partir d'une image

Maghreb Machine

La main d'œuvre ouvrière maghrébine bon marché permet la reconstruction du pays.

Corps humains déshumanisés.

Rouages d'une mécanique bien huilée.

Réification d'une humanité ignorée, négligée.

Tension entre des désirs confus, peu clairs, voire obscurs.

Attention minime portée aux hommes.

Présence de la mort envisagée mais l'accident est un paramètre de la machine ouvrière.

Ydire

Elle traverse l'usine vers le local syndical, à pas rapides sur les pavés dont jamais elle n 'a vu le lit de sable. Même production à l'arrêt l'odeur âcre incommode ses narines. Un éclairage blafard permet de deviner le chemin.
Elle aperçoit sur le sol une boule de cellophane, il brille grâce aux rayons de lumière traversant la verrière à cet endroit.
Tiens c'est jolie, se dit-elle, on dirait un flocon de neige, une chrysalide dont elle s'attend voir sortir un papillon merveilleux, ou même une fleur en bouton et s'il pouvait éclore ?
Est ce que la cello fane ?
Puis elle revient à la réalité : ce n'est qu'un résidu éjecté de la ligne de fabrique.
Pour avoir quelque chose de beau ici il faut le gagner, elle accélère le pas pour rejoindre ses camarades.

Philippe

Il était une fois un pays vert, vaste, rafraîchissant. Les forêts étaient présentes et le spectateur posté un peu plus loin se trouvait ébahi devant ces superstructures qui épousaient les replis de la terre. Il pensait pénétrer dans un monde futuriste où tout se mariait harmonieusement, entre l'eau, l'asphalte pour les voitures, le terrain d'aviation et les bâtiments accessoires. Quelques marigots encadraient la structure où des personnages bioniques devaient se mouvoir. Et là l'observateur aurait aimé être avec eux pour se mêler et épouser le paysage. Danielle

A bon port

Il est enfin arrivé à destination de bon matin, là où tout le monde dors encore. Après un long séjour à traverser l'océan, d'un point à l'autre, d'un chargement à l'autre, il est enfin arrivé au port dans une mer calme et un ciel gris.

Mohammed

Austerlitz, victoire ou défaite ?

En mars 1972, je débarque en gare d'Austerlitz pour travailler à la SNCF. Mon grand-père espagnol me disait souvent : un immigré perd deux fois dans sa vie ; la première lorsqu'il quitte son pays, la deuxième quand il rêve chaque nuit qu'il y retourne alors qu'il n'y reviendra jamais.

Dans mon train qui m'éloigne de mon Languedoc natal, je passe devant une vieille tonnellerie à la façade ruinée. Est inscrit dessus en occitan : « Lo tren s'en va e' tu am el » : le train s'en va et toi avec lui. Je quitte à mon tour ma patrie, ma famille, sa culture et son histoire, comme mon grand-père immigré. Roger

Prends ça dans ta gueule !

Décembre 95, occupation des salles de commande de la centrale avec blocage de la production. Jojo, un pote chaudronnier interpelle le directeur. Au centre, la directrice déléguée.

« De toutes façons, on ne bougera pas d'ici, on s'en fout de vos menaces, des huissiers, de la convocation au TGI. On ne redémarrera pas les chaudières. Barrez-vous avec vot' classeur, retournez dans vot' bureau ! »

raconte Philippe

Tensions

Elle aimerait pouvoir en placer une. Rien qu'une fois. Parce qu'elle aussi a des choses à dire. Mais bien sûr, ce sont toujours ceux qui parlent le plus fort que l'on écoute. Ce sont ceux qui invectivent, qui agressent que l'on entend parler.

Mais elle, elle ne veut pas imposer sa parole. Elle souhaite simplement la partager.

Crier n'a jamais permis de comprendre. Et d'ailleurs, qui entend quand on crie ?

Alors, elle attend. Ils attendent tous que l'orage passe. Alors ils s'allument une cigarette. Ils relisent leurs notes. Ils observent les traits du visage de celui qui tient le crachoir et lui découvrent des traits qu'ils ignoraient. Ils le voient différemment et peut-être leur paraît-il un peu étranger.

C'est vrai qu'il y a urgence. Qu'il faut avoir une stratégie. C'est vrai qu'il faut prendre des décisions, se positionner dans le conflit. Mais ce visage, c'est ailleurs qu'elle l'imagine, à d'autres moments de sa vie. Des moments intimes. Et par pudeur peut-être, dégoût sûrement, elle attend. Il va se taire, c'est certain.

Et enfin ! Enfin, elle pourra parler. Tisser une fraternité entre tous ces individus, ses collègues, ses alliés. Tisser une solidarité, une union sacrée. Et laisser ses idées se développer.

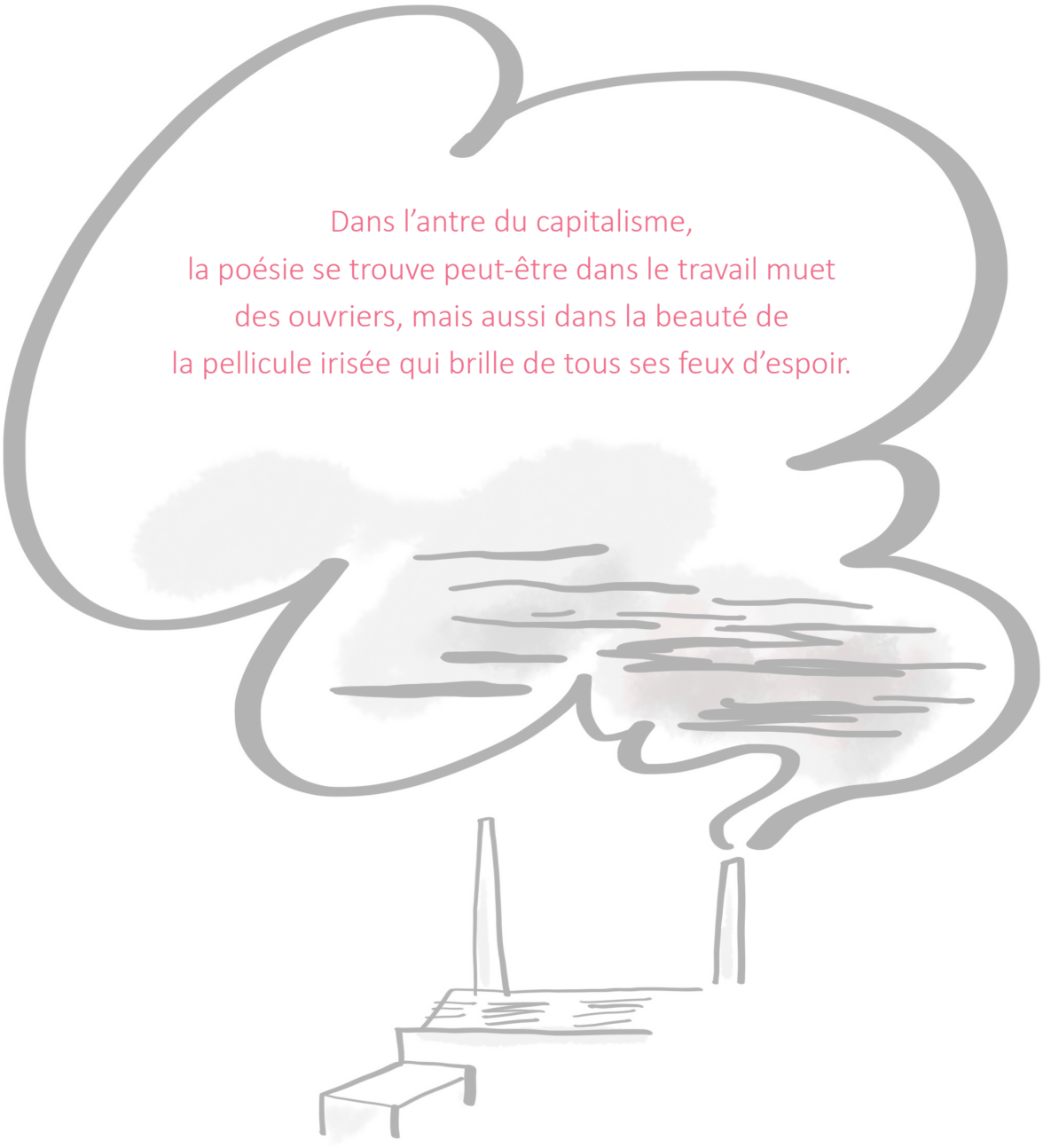
imagine Ydire

L'écriture quelle aventure ! Ecri-tu-re

Échanges épistolaire donnant la mesure
Pour la vision de nos usines en lecture
Du train à la couture ou la voiture
De la Cello à la Centrale, éphémères
Un à une, les murmures, et
Sans posture, en écriture ça carbure !
Et le Mercure monte en l'air.
Les égos aussi se fissurent
Pas besoin de césures ni même de tablatures
Même si c'est galère,
On se lance sans bavure
Et lâchant nos armures
Au diable la déconfiture !
On n'appellera pas notre mère.
Dévoiler nos cœurs en pâture
Et un peu nos blessures,
Au petit goût amer,
Au risque de la cassure.
Forcément parfois c'est dur!
Déposant nos pelures
Mais à boire c'est pas la mer !
Voilà nos fissures qui sont pures
Voilà des écrits comme des peintures
Ou des piqûres de confiture
Dont nous pouvons être fier.es
Ces textes de droiture, quelle allure !
Sans la nommer, notre couverture
Exigeantes, rassurantes, elles assurent, c'est sûr !
Danielle, Christian, Fanny, Mohammed,
Philippe, Roger, Rose, Ydire...
après la restiture...
À la revoyure, pour d'autres aventures d'écriture,
nous sommes mur.e.s !
Je l'espère !

Fab.

Dans l'antre du capitalisme,
la poésie se trouve peut-être dans le travail muet
des ouvriers, mais aussi dans la beauté de
la pellicule irisée qui brille de tous ses feux d'espoir.



JUIN 2018

Collectif12 FABRIQUE D'ART & DE CULTURE
îledeFrance
Yvelines Le Département
Seine Oise
Mantes la Jolie
CAUE 78
Limay